

Faites-moi plaisir

Du même auteur

Mauvaise Conduite
Flammarion, 1998

Veronica
Éditions de l'Olivier, 2008
Replay, 2020

La Faille
Éditions de l'Olivier, 2013

MARY GAITSKILL

Faites-moi plaisir

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marguerite Capelle*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru dans le *New York Times* en 2019
sous le titre : *This is Pleasure*

ISBN 978.2.8236.1636.1

© Mary Gaitskill, 2019.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2020.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

M.

Cela faisait environ cinq ans que je connaissais Quin quand il m'a raconté cette histoire – ce n'est pas vraiment une histoire, à vrai dire, plutôt une sorte d'anecdote – sur une femme qu'il avait rencontrée dans la rue. Quin se croyait capable de percevoir la nature profonde des gens rien qu'en les regardant. Il croyait aussi pouvoir deviner ainsi ce qu'ils avaient vraiment envie d'entendre, ou plutôt, ce qui était vraiment susceptible de les faire réagir. Il était un peu présomptueux quant à ces fameux pouvoirs spéciaux, et c'est ainsi que commençait son histoire. Voyant une femme à l'air mélancolique, une « ancienne beauté », pour reprendre ses termes, se promener seule dans Central Park, il lui a dit : « Vous, vous êtes une vraie gentille ! » Elle lui

a répondu : « Et vous, vraiment perspicace de vous en rendre compte ! » Après quelques minutes de conversation, il l'a invitée à prendre le thé. Elle a accepté.

Il n'a rien dit de plus à son sujet, hormis qu'elle était d'âge mûr, et manifestement esseulée ; elle n'avait jamais été mariée, travaillait dans les relations publiques, n'avait pas d'enfant. Même sans description visuelle, je m'en faisais une image très nette : son bras gracile et sa longue main, l'éclat subtil que renvoyait la courbe de sa joue tandis qu'elle se penchait légèrement en avant, pour capter son attention, l'esprit stimulé par cet homme étrange et inattendu. Et lui aussi se penchait sans doute vers elle. Quin avait une façon bien à lui d'absorber les gens.

Ils ont échangé leurs numéros. Je lui ai demandé s'il lui avait dit qu'il allait bientôt se marier, et il a répondu que non, il n'en avait rien fait. Il n'avait pas l'intention de l'appeler. Il lui suffisait de sentir le potentiel entre eux, de l'archiver comme une vidéo sur un téléphone portable, un événement appartenant déjà au passé. « Elle a envie qu'on lui fasse mal, mais juste un tout petit peu. Elle cherche surtout de l'affection. Qu'on lui mette une fessée avec, je ne sais pas, une raquette

de ping-pong ? Et puis qu'on lui caresse le clito. *C'est ça, le plaisir.* » Il a marqué une pause. « *Et c'est ça, la douleur.* »

Quand j'ai répété cette histoire à mon mari, il était plié de rire. On l'était tous les deux. Pendant des années après cela, au moindre prétexte, l'un de nous croassait : « C'est ça, le plaisir – mon mari prenait une tête de pervers et faisait mine de pincer quelque chose. Et c'est ça la douleur ! » Et on était morts de rire tous les deux, on n'en pouvait plus. Toute cette histoire était vaguement sadique... si vaguement que c'en était ridicule. Ça ne portait clairement pas à conséquence.

« Ce ne serait pas une bonne idée en ce qui la concerne, a dit Quin. Elle a l'esprit ouvert, mais elle est sensible. Je suis fiancé à une femme beaucoup plus jeune, ça ne pourrait mener à rien de bon pour elle.

– Elle avait peut-être juste envie de vivre une expérience si elle se sentait seule, ai-je répondu. » Je suis navrée d'avouer que j'ai prononcé ces mots. Mais je pensais réellement que c'était possible.

Ils ont fini par se parler au téléphone ; c'est elle qui a appelé. Cette fois, il lui a dit alors qu'il était fiancé. Il a dit qu'il voulait qu'elle le considère comme une

sorte d'ange gardien qui veillait sur elle par l'esprit. Ce qui a encore renforcé notre hilarité, à mon mari et moi. Même si ça renforçait aussi le sadisme sous-jacent. Je riais, mais je me demandais : cette femme savait-elle, même très confusément, qu'on se jouait d'elle ? Sentait-elle que quelque chose n'allait pas dans cette rencontre, comme on sent parfois un mystérieux cheveu nous frôler la joue ? Pourquoi est-ce que je trouvais ça si drôle ?

Ça me semble bizarre quand j'y repense aujourd'hui. Parce que je n'ai pas envie de rire. Je ressens de la douleur. Un vrai coup au cœur. Subtil. Mais réel.

Q.

Tard le soir, je suis allé à mon bureau pour la dernière fois. Je n'avais pas le droit de m'y rendre pendant les heures de travail, et je n'en avais pas envie ; ç'aurait été désagréable. Le directeur éditorial avait donné l'ordre à l'agent de sécurité de m'accompagner à l'entrée et à la sortie. On avait déjà emballé et expédié des cartons. Avant cela, ma femme était passée prendre une enveloppe d'argent liquide que j'avais laissée dans un tiroir pour les urgences. Même *elle* n'avait pas envie de mettre les pieds au bureau. Le seul collègue éditeur qui compatissait à mon sort avait accepté de la retrouver et de lui remettre l'enveloppe devant un kiosque de métro – détail cafardeux qui ne sert qu'à souligner le niveau de dégoût qu'éprouve

Carolina pour tout ce qui a trait à mon ancienne vie professionnelle.

Enfin bref, j'étais venu une dernière fois, pour récupérer une orchidée qui avait miraculeusement survécu à des mois d'arrosage inepte et voir s'il restait d'autres bricoles qui traînaient. Et il y en avait bien une, ou plutôt deux – même si ce n'étaient pas vraiment des bricoles, et que ce n'était pas moi qui les avais laissées là.

La première, c'était la plaque à mon nom qui, chose étrange, était toujours fixée au mur devant la porte de mon bureau, annonçant pompeusement l'existence du désormais inexistant Quinlan M. Saunders. Ça ressemblait à une mauvaise blague, et c'est surtout le « M » aux sourcils froncés, peut-être un peu prétentieux, qui m'a fait l'effet d'une gifle au moment de pénétrer dans ce qui était autrefois mon bureau – où la deuxième surprise m'attendait tranquillement sur ma table de travail : un paquet de cigarettes. On y avait collé l'image d'une pomme bien rouge sur fond blanc, recouvrant le logo d'origine, et au verso les mots « À chaque jour ses choix », positionnés à la manière d'un nom de marque, en lettres rouges et roses. En ouvrant

le paquet, pas de cigarettes mais cinq minuscules rouleaux de papier méticuleusement rangés de façon symétrique. Déroulés, on y lisait en caractères noirs tout simples : « laideur ou beauté », « vérité ou mensonges », « courage ou peur », « gentillesse ou cruauté », « amour ou ____ ». L'espace pour le deuxième mot était laissé en blanc sur le dernier rouleau. Je n'avais pas besoin de regarder : j'en gardais un souvenir extrêmement sensible... comme quand un médecin vous appuie sur l'abdomen en demandant : « Et là, c'est sensible ? »

Des années auparavant, j'avais fabriqué ça pour une fille qui travaille toujours dans la rangée de bureaux en face du mien. Une fille simple avec des cheveux bruns coupés court, des yeux brillants et un joli teint. Elle avait la taille un peu épaisse mais le corps souple, la grâce d'une paysanne – confiante et modeste à la fois – et une assurance tranquille, supérieure à celle de la plupart des belles femmes. Ses yeux embrassaient le monde avec une profondeur pleine de passivité, et un éclair d'humour ravageur de temps à autre. Elle était intelligente, davantage qu'elle ne le pensait, et je voulais qu'elle apprenne à se servir plus activement de cette intelligence.

L'idée du paquet de cigarettes est née d'une discussion de couloir que nous avons eue au sujet des choix et des opportunités. J'ai passé plusieurs après-midi à mon bureau pour assembler cette petite œuvre délicate, à mes heures perdues. Comme c'est drôle et touchant de me rappeler le soin que j'y ai mis, ce mélange de sophistication et de puérité, imaginant l'objet entre ses mains. Je l'ai invitée à déjeuner pour le lui offrir et, oui, j'avais raison : quand elle l'a vu, ce fameux éclair a illuminé non seulement son regard mais tout son visage, et à cet instant-là je suis devenu pour elle un magicien qui lui avait offert un objet enchanté. Comme si j'étais un vrai magicien, elle m'a écouté lui parler d'elle : comment elle était, ce dont elle avait besoin, ce qu'il fallait qu'elle corrige. « Une belle aventure nous attend », lui ai-je dit, et j'avais raison. À la fin, elle avait pris conscience de son ambition et appris à la satisfaire. Au fil du temps, il y a eu d'autres filles avec lesquelles j'aimais davantage flirter. Mais pendant des années – presque une décennie – j'ai entretenu notre amitié par des compliments quotidiens et des déjeuners réguliers. J'ai encore une lettre manuscrite

de sa part affirmant que nos déjeuners étaient l'« apothéose » de sa semaine.

Et voilà qu'aujourd'hui elle avait retourné ce cadeau, non à moi mais à une pièce vide. Voilà qu'aujourd'hui elle faisait partie de mes accusatrices.

J'ai jeté le paquet dans une corbeille en sortant, mais ensuite, parce que je n'avais pas envie de laisser de traces d'une telle amertume après mon passage, je suis retourné le chercher. J'avais l'intention de le jeter dans une poubelle dans la rue. Mais au lieu de ça, je l'ai rapporté chez moi et l'ai rangé dans un tiroir où Carolina ne le trouverait pas.

M.

J'ai rencontré Quin quand il m'a reçue en entretien pour un poste d'assistante d'édition, il y a plus de vingt ans. À trente-cinq ans, j'étais un peu vieille pour le poste ; je quittais une publication de l'East Village à la fois vénérable et outrancière, et j'avais peut-être mis un peu de temps à comprendre que ces deux qualificatifs se neutralisaient l'un l'autre. Et puis, j'étais payée une misère et j'avais hâte de trouver mieux. J'avais entendu parler de Quin. Je savais qu'il était anglais, issu d'une famille traditionnelle fortunée (père banquier, mère dans la bienfaisance), et qu'il était excentrique. Et pourtant, son apparence m'a surprise. Il avait au moins quarante ans, mais l'allure et la silhouette mince d'un fringant jeune homme. Ses longs

cheveux bruns lui tombaient sur le front dans un style juvénile qui semblait naturel sur lui. Il portait des vêtements raffinés – coupes simples et couleurs neutres mais d'une facture remarquable, souples et au drapé parfait, rien qui dépassait hormis le long foulard de soie qu'il arborait presque toujours autour du cou. Sans être bel homme, il dégagait une impression de beauté surprenante – puis soudain il projetait subtilement sa mâchoire en avant, ses lèvres entrouvertes laissant à peine deviner les dents du bas, et son visage étroit prenait une drôle d'allure d'insecte prédateur, comme une bestiole pourvue de mandibules.

L'entretien s'est déroulé de manière étrange aussi, tout d'abord saugrenu puis brusquement acerbe. Il posait des tas de questions qui semblaient hors de propos et personnelles, voulait par exemple savoir si j'avais ou non un petit ami. Il employait mon prénom plus souvent que nécessaire, et avec une intonation curieusement intime qui, associée à son accent britannique, paraissait non seulement précise mais aussi *comme il faut*. Ce côté *comme il faut* était un peu déroutant ; quand il m'a interrompue pour dire : « Margot ? Margot, je ne crois pas que votre voix soit

votre meilleur atout. Quel est votre meilleur atout ? », j'étais tellement désarçonnée et perdue que je ne savais pas si je devais me vexer ou pas. Je ne me souviens plus de ma réponse, mais je sais que j'ai réagi de façon abrupte et pas très maligne, après quoi l'entretien a pris fin.

J'ai trouvé un autre poste, un meilleur poste, et pourtant, quand le nom de Quin surgissait dans les conversations, ce qui était fréquent – il n'avait a priori pas très bonne réputation mais rien de très clair, comme si les gens ne savaient pas trop quoi penser de lui, bien qu'il soit dans le paysage depuis longtemps –, me revenait le souvenir vif de sa voix et de ma déconfiture, et je me demandais pourquoi cette sensation m'était restée. Et puis, environ deux ans plus tard, je l'ai recroisé lors d'un salon du livre à Washington. Alors que j'entrais seule dans une salle de location aménagée pour l'occasion, je l'ai vu en train de poser pour une photo avec deux jeunes femmes élégantes, qui se pendaient à ses épaules, faisant des grimaces et des signes de gangsters avec leurs doigts. Il regardait l'appareil, pas moi, mais dès la photo prise, il s'est excusé pour venir me voir. Sa voix était différente cette fois – pleine de bienveillance

et de simplicité, et si joviale que j'ai cru qu'il était soûl, ce qui n'était pas le cas. Il m'a dit qu'il était ravi que les choses se passent bien pour moi. Quand je lui ai demandé comment il le savait, il a répondu qu'il en avait eu vent : « Vous avez acheté un livre que je voulais, seule une personne sûre d'elle choisirait ce livre, je suis certain que vous voyez duquel je parle. » Et même s'il n'en avait rien su, a-t-il continué, il l'aurait deviné rien qu'en me regardant. Le va-et-vient mondain emplissait la pièce d'un bruissement vif ; quelque part dans le fond, il y avait un gâteau, des bouteilles et des fleurs. Les *gangsta girls* s'adressaient des signes et des sourires ravis. Tout ça ressemblait à un cadeau du ciel.

De retour à New York, nous nous sommes retrouvés dans un restaurant, jadis lieu de rendez-vous de l'élite artistique et désormais principalement fréquenté par des touristes et des hommes d'affaires. On nous a conduits à une banquette profonde. Quin a dit au serveur qu'il voulait s'asseoir du même côté que moi, pour pouvoir discuter plus facilement, et un instant plus tard il était là, son couvert devant lui. Je suis sûre qu'il n'a pas prononcé ces mots d'entrée de jeu,

mais dans mon souvenir, c'est le cas : « Ta voix est tellement plus forte maintenant ! Tu es tellement plus forte maintenant ! Quand tu parles, ça vient du fond du clito ! » Et – comme si c'était la chose la plus naturelle du monde – il a glissé sa main entre mes jambes. « NON ! » j'ai dit, en brandissant ma paume ouverte devant sa figure, comme un flic qui fait la circulation. Je savais que ça l'arrêterait. Même les chevaux obéissent quand on leur colle une main sous le nez, *normalement*, et ils pèsent pratiquement une demi-tonne de plus qu'un être humain. L'air à peine étonné, Quin s'est réadossé à la banquette.

« J'aime la force et la clarté de ton "non".

– Bien », ai-je répondu.

Nous avons commandé. Nous avons parlé cuisine. Il a de nouveau exprimé son admiration pour le roman que j'avais acquis, que toutes les grandes maisons avaient refusé, y compris la sienne, au motif qu'il était misogyne (même si, bien sûr, nous ne le qualifierions pas ainsi, nous). Il a jaugé les autres clients dans la salle, imaginant ce qu'ils faisaient dans la vie, s'ils étaient heureux ou non. J'étais fascinée malgré moi, à la fois par les détails de ses spéculations et par leur apparence



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2020. N° 1633 (XXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE

